



*DE L'HÔPITAL SAINTE-ANNE  
AUX RIVES DU GANGE*

*Journal d'une guérison de l'âme*

Collection Témoignages

dirigée par Michka Seeliger-Chatelain et Tigrane Hadengue

© Mama Éditions (2022)

Tous droits réservés pour tous pays

ISBN 978-2-84594-490-9

Mama Éditions, 1 rue des Montibœufs, 75020 Paris (France)

Marie de la Tour

*DE L'HÔPITAL SAINTE-ANNE  
AUX RIVES DU GANGE  
Journal d'une guérison de l'âme*

Préface du Dr Jacques Vigne

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR

Les points de vue exprimés dans ce livre n'engagent que leurs auteurs.

Toute utilisation des informations contenues  
dans ce livre relève de la responsabilité du lecteur.

MAMA ÉDITIONS

À Delphine, sirène de l'Aber.

## PRÉFACE

Nous avons, avec cet ouvrage, un témoignage précieux pour ceux ou celles qui passent par des épreuves psychiques comme la dépression ou la consommation de substances: il y a une lumière au bout du tunnel. Ces difficultés ne signifient pas la fin de la vie, mais, au moins dans les cas favorables, un travail d'approfondissement et de maturation pour corriger certaines erreurs commises par manque de compréhension.

Marie se réfère souvent à l'initiation au Kalachakra de janvier 2012 à Bodhgaya. J'y étais avec Shambhavi et sa mère, Capucine, Julia et donc Marie elle-même, pour le tournage du long-métrage sur cette enfant de 9 ans particulièrement ouverte aux expériences spirituelles et reconnue à sa façon par le Dalai-Lama. Je suis heureux de retrouver ces moments intenses à travers les descriptions réalistes et souvent cocasses de Marie, qui découvrait l'Inde à cette occasion.

Celle-ci a donné un beau départ au livre, un coup d'envoi si l'on peut dire, en commençant par une véritable méditation altruiste. Ce type de méditation représente déjà un processus de guérison: en effet, la pathologie «psy» crée un mur entre soi et les autres, et ces vœux en début du livre contribuent à le faire tomber. De plus, un des axes principaux dans ce témoignage est l'impermanence des

symptômes de souffrance psychique. Prise dans le bon sens, cette constatation est libératrice. J'avais demandé au Pr Delamillieure, lors d'un dîner à Caen, où il exerce comme chef du service de psychiatrie du CHU, ce que lui avait apporté, du point de vue professionnel, une vingtaine d'années de pratique de la méditation, en particulier tibétaine et de pleine conscience. Il m'a tout de suite répondu : « Cet entraînement à la méditation dont j'ai pu bénéficier me permet d'insister plus et mieux auprès des patients sur l'impermanence de leurs symptômes. Ils ne les avaient pas au début, ils ne les auront sans doute plus après quelque temps. Ce changement de point de vue sur leur propre souffrance est en soi-même libérateur ! »

Certes, il y a des paroles dures, que des parents peuvent penser inspirées par une colère justifiée pour secouer un adolescent qui se laisse aller à la négativité, mais qui aggravent quand même les choses. Écoutons comment Marie évoque un moment terrible, quand sa propre mère lui dit, excédée par son énième abus d'alcool et de hash : « T'as qu'à te foutre trois balles dans le crâne, ça ira plus vite. » Et notre jeune autrice de commenter : « La nasse de l'incompréhension sans rémission se referme. Définitivement, je suis prise dans le piège quand, avec cette phrase, elle m'a achevée. Silence. Larmes. Touché Coulé. Si seulement j'avais un pistolet. »

Trop souvent, on dépeint le voyage en Inde comme une fuite ou une aggravation de symptômes de souffrances psychiques préexistantes. Au contraire, pour beaucoup, et cela a été le cas pour Marie, il s'agit d'une immense ouverture vers un espace de guérison. Pour ceux qui voudraient de nombreux exemples de chercheurs spirituels qui sont

restés en Inde pendant de longues années, voire, comme mon maître spirituel Swami Vijayânanda, pendant toute leur vie, ils peuvent lire le livre de Malcolm Tillis, *New Lives*, publié par mon ami Alvaro Enterría aux éditions Indica Books à Bénarès<sup>1</sup>. Il décrit une cinquantaine d'itinéraires dans ce sens.

Un préjugé fréquent est d'affirmer, ou sous-entendre, que ceux qui ont eu des expériences un peu profondes en Inde ont du mal à se réintégrer à la société française. Il y a au contraire beaucoup d'exemples de sujets qui peuvent « faire leur trou » de façon satisfaisante au retour de l'Inde. Évidemment, ils ne deviendront probablement pas des jeunes cadres dynamiques dans une banque privée ou une société de finances, mais travailleront comme professeurs de yoga ou animateurs de centres de stage, ou dans d'autres domaines plus inattendus. Ils cultiveront sur un sol français les graines qu'ils ont acquises en Inde.

Permettons-nous une brève réflexion méditative sur la photo de couverture : la jeune femme a déjà un regard profond, augmenté en plus d'un troisième œil marqué en rouge. On devine l'énergie de conscience qui donne de la profondeur à sa vision intérieure. Dans ce sens, cela fait une quarantaine d'années que je m'intéresse au rapport entre psychologie et spiritualité, et une différence entre les deux approches a été joliment exprimée par une formule d'un des pionniers dans ce domaine, le psychologue anglais Guy Claxton : « En psychologie, on voit les problèmes, mais grâce à l'approche méditative, on voit au travers. » Il y a beaucoup à comprendre dans cette phrase tout à fait simple. Quand on

1. Tillis Malcolm, *New Lives*, Indica Books, 2014.

n'a qu'un œil, on voit tout en plat, deux yeux nous donnent déjà une certaine profondeur. L'éveil du troisième œil nous donnera en plus la profondeur spirituelle, un rapport de plus en plus direct avec cet espace lumineux, heureux, dans lequel tous les phénomènes viennent se dissoudre comme brume au soleil : liberté, ô liberté !

On appréciera le bon sens et l'humour de Marie, certes parfois noir et grinçant : il permet malgré tout d'exprimer plein de vérités sous-jacentes et de prendre une distance vis-à-vis du chaos des événements de la vie. Certains esprits critiques diront qu'à l'inverse, Marie tombe parfois dans l'idéalisation, mais c'est aussi cela qui fait progresser. Certains retours à la réalité peuvent venir plus tard comme le bois d'une porte neuve joue et s'ajuste à l'embrasure de la porte. De plus, Marie n'a pas fini son chemin, elle en est clairement consciente. Par ailleurs, elle identifie avec perspicacité un problème central de ce milieu d'adolescents fêtards dont elle a fait partie : « Baisers malsains d'alcool. Vides de la substance originelle d'amour. Plaisir des corps déconnectés du cœur. Démonstration d'ego. Orgueil de séduire. De plaire. De se sentir désirée. Les simulacres de l'amour sont des leurres pour le cœur. Ils le recouvrent de peintures dorées qui imitent son éclat, mais l'empêchent de briller. Le désir ne rend pas heureux, mais dépendant. » Voilà de quoi faire réfléchir les jeunes, mais aussi les plus âgés, qui souvent ne savent pas tirer les leçons de leurs expériences de jeunesse.

Ailleurs dans ses souvenirs, quand Marie fait la queue pour recevoir le cordon rituel des mains du dix-huitième Karmapa, qu'elle trouve jeune et beau, elle se moque d'elle-même à propos de son imagination débridée et a

cette réflexion : « J'oublie mes espoirs déçus et retiens l'allégresse. » Voilà une attitude de sagesse ! Marie est venue en Inde pour rencontrer les Indiens, y compris dans le contexte de pèlerinages comme celui de Bodhgaya, par exemple. Elle se sépare en cela de beaucoup de Français : « Nous rencontrons des Parisiennes en Erasmus à Delhi. Elles nous racontent un quotidien frivole de clubs et de rencontres agrémentées de séjours prétendument mystiques dans le Rajasthan. Habillées en baba cool, elles se rêvent en hippies, mais vivent en autarcie dans des quartiers d'Occidentaux. Elles laissent le folklore les séduire sans rien explorer de la culture ou de la religion d'un pays si différent. »

Un regain de confiance en elle-même a rendu Marie capable, avec mon approbation, d'arrêter les médicaments qu'elle prenait depuis des années. Depuis, elle en est débarrassée sans que soient survenus de problèmes particuliers. Elle aura donc bien fait d'écouter sa voix intérieure :

*« Arrête tes médicaments. Arrête tes médicaments. Ils te coupent de toi-même. De ta nature divine. Ils t'empêchent d'avancer. Tu es capable de maîtriser tes angoisses. »  
Drôle de pensée venue d'un moi que je ne connais pas.  
Un moi très sûr de lui, que je ne peux pas ignorer. Un moi qui sait. Pourquoi ces prières me font-elles cet effet ?  
Est-ce leur puissance ou les vestiges d'une vie passée dans un monastère du Tibet ? Le corps s'empile sur sa colonne comme une montagne de pièces d'or. Mon trésor à moi.  
Le corps ne se plaint plus. L'esprit non plus. L'âme est là, dans son éclat, dans sa simplicité magique que rien ni personne ne peut, ni ne pourra jamais, altérer. »*

Dans le bouddhisme indien, par exemple dans ce texte de Kamalashila commenté par B. Alan Wallace, que nous avons traduit avec des amis pour les éditions du Relié, *La Révolution de l'attention*, sentir dans l'axe central de son corps une pile de pièces d'or bien droite est le signe du dixième et dernier stade du développement de *shamatha*, c'est-à-dire la méditation d'apaisement. C'est comme si nous reconvertissions notre appât pour l'or et en faisons une absorption dans l'axe central.

On appréciera le souffle, l'inspiration vraie du poème *Ô Bénarès mon amour*. J'ai été touché par son amplitude. En effet, j'ai une expérience de trois ans de vie à Bénarès comme étudiant dans le sud de la ville, à la BHU, et je me reconnais dans ce que Marie en dit. Comme l'exprime Alvaro Enterria, cet ami espagnol dont j'ai parlé ci-dessus, qui a épousé une Indienne, habite sur les bords du Gange et a travaillé toute sa vie à développer les éditions Indica Books: « Quand on habite Bénarès, on ressent l'intensité au quotidien. On ressent par comparaison quand on va dans les autres villes de l'Inde qu'elles sont *fika*, fades... »

Venons-en maintenant à cette lettre, vers la fin du livre, que Marie m'a écrite. Elle m'a suggéré d'y répondre dans une partie de cette préface, et voici donc ce que je lui exprime :

*Chère Marie,  
J'ai rarement eu, en tant que psychiatre, des remerciements aussi profonds de la part d'une jeune femme qui est passée par la dépression et la prise de substances. Ce que ton témoignage confirme, c'est l'importance du regard de celui qui aide, quand il se pose sur la vraie nature de la*

*personne aidée. Chaque individu a une force de guérison considérable en lui, mais a besoin qu'on la lui confirme. À ce moment-là, c'est elle qui se remet en branle et fait le travail. Une leçon à retenir est également l'impermanence de tes symptômes: même s'ils ont bien embarrassé ta vie à certains moments, ils ont maintenant disparu et n'étaient pas là dans ton enfance. Revenir souvent à cela te rappellera à ta liberté de fond et à ta nature véritable. Par ailleurs, tu as l'air de me mettre presque comme seul auteur de ton amélioration en Inde, mais souviens-toi que cela a été un travail d'équipe: Capucine avait le feu sacré de son lien assez proche et intense avec le Dalai-Lama, Julia son humour qui s'adaptait à toutes les circonstances, ce qui est une qualité centrale quand on voyage en Inde dans des conditions disons populaires. Antoine, le mari de Capucine, a apporté son soutien et son amour de la vie quotidienne dans le nord de l'Inde où il était déjà depuis une demi-douzaine d'années. Shambhavi, quant à elle, t'a amenée à te déconnecter de tes a priori trop occidentaux et rationnels sur ce que pouvait et devait expérimenter une enfant de 9 ans du point de vue spirituel. De plus, être engagée dans un travail d'équipe qui avait un sens profond t'a redonné une bonne image de toi-même. C'est en réalité tout ce bain, cet environnement qui a permis que tu retrouves cette confiance profonde en toi-même, qui est le meilleur des viatiques dans le pèlerinage parfois sinueux de l'existence. »*

Dr Jacques Vigne

*Que ce livre soit bénéfique à tous les êtres.*

*Qu'il serve à ceux qui n'imaginent trouver la paix que par la mort.*

*Qu'il agisse comme un élixir d'espoir et de joie.*

*Qu'il emprunte un chemin de guérison et nous amène à ne jamais être séparé de la voix de notre cœur.*

*Que nos chemins soient de lumière et ne se perdent plus jamais dans les méandres de l'égo. De la solitude. De la croyance erronée que nous sommes séparés.*

*Qu'il nous aide à éliminer nos pensées limitantes, qui nous empêchent d'exprimer nos dons. D'exprimer qui nous sommes. D'offrir notre voix au monde entier.*

*Que chacun trouve un chemin qui l'amène à recevoir la lumière de son cœur et à maintenir sans cesse ce lien.*

*Que nous ne soyons jamais coupés du bonheur d'être qui nous sommes réellement.*

*Que nous ne nous attachions pas aux étiquettes qui nous collent à la peau et nous maintiennent dans des personnages de souffrance.*

*Que nos rigidités érigées en murs d'a priori infranchissables fondent comme neige au soleil.*

JANVIER 2005, À MEUDON (92)

*Je suis dans le bureau du docteur Laclos. Je pleure. Je suffoque. Je pleure. Je parle un peu. Je pleure. Je suis perdue. Triste. Je pleure. Je suis seule au monde. Elle écoute. Elle écoute. Elle écoute. Elle me comprend. Un peu de douceur. Je reprends mon souffle. J'ai le droit d'être angoissée. J'ai le droit de parler. Je ne dors plus, je ne me lève plus. Je n'ai goût à rien. Mais quelle conne. Je suis conne. Conne de me mettre dans un état pareil. Et moche. Je suis moche. Je me déteste. Je déteste ce corps. Ma seule idée est d'en sortir. M'échapper, disparaître. Ma seule idée est de mourir. Partir, disparaître. Ça ne s'arrête jamais. Jamais. Mon cerveau ne pense rien d'autre. Jamais. Il ne cesse de remuer la boue en putréfaction du fin fond de mon esprit. Et je prie. Je prie pour qu'on me laisse crever. Mais ça, personne ne le sait.*

*Le docteur Laclos pose son diagnostic. Comme n'importe quel malade, j'ai le droit à une ordonnance. En échange, je donne ma carte Vitale, ma mère, sa carte bleue. Dans un ultime effort, je tiens à rappeler que je ne suis pas uniquement un amas de merde et tente une drôlerie. En vain. La voiture démarre. Maman me pose deux mille sept cent quatre-vingt-quinze questions. Qu'est-ce qu'elle t'a dit ? Ça va durer longtemps ? Combien de temps ? On va te soigner ? Pour*

*quoi ? Tu vas retourner à l'école ? Quand ? Elle est effondrée de me voir dans cet état. Mais grâce à la prescription du docteur, très vite, tout cela ne sera qu'un mauvais souvenir. Elle s'arrête à la pharmacie. Je n'ai pas le courage de sortir. Je suis épuisée. Je reste là. J'attends sagement qu'elle revienne avec le précieux élixir. Ça va aller...*

*Retour à la maison. Je me blottis dans mes draps avec Angoisse et Tristesse pour seuls bras. Le dîner sera bientôt servi.*

\*

MAI 2011, LEVALLOIS-PERRET (92)

J'ai enfin terminé mes études de journalisme. Trouver un stage. Je ne cherche pas vraiment. En promenant Wiki, mon chien, sur les quais de la Seine, je parle avec une voisine de sa belle-fille qui habite en Inde et qui est journaliste. Elle me donne son numéro. Je me lance, j'appelle Capucine à New Delhi. Je suis dans le salon. Je valse sur le parquet tandis que les avirons filent et défilent sur le fleuve. Elle est dans le bus. Des bruits inimaginables, permanents et très forts s'ajoutent à nos paroles et me transportent dans son décor. Elle m'entend. Je l'écoute. Elle parle, elle vit, elle parle. Comme si nous étions déjà amies. Nous restons plus d'une demi-heure ensemble. Le téléphone chauffe mon oreille. Le temps n'a plus d'importance. Le prix de la communication non plus. Quel bonheur de se parler enfin. Elle m'explique qu'elle ne fait plus de journalisme, mais réalise un film documentaire sur le Dalai-Lama et sur une petite fille qui est une sainte. Je ne comprends pas tout, mais je m'en moque. Je suis sous

le charme. Elle ajoute qu'elle n'a pas de budget. Qu'elle ne pourra pas me payer. Pas me loger. Mais que je suis la bienvenue. J'ai un sourire jusqu'aux oreilles. J'irai en Inde.

\*

NORMA DE BELLINI – CASTA DIVA  
– MARIA CALLAS<sup>2</sup>

*Ma langue est collée à mon palais et un épais filet de bave me maintient la joue par terre. Le reste de mon corps repose mollement dans la flaque visqueuse de mucus mousseux ainsi formée sur le carrelage froid. J'ai mal. Mal à l'estomac. Mal au cœur. Mal à la tête. Ma tête. Lourde. Si lourde. Contre le sol, le mur ou le plafond... Un mur... Un mur se dresse. Si haut, quasi végétal. Épines et lianes sacrifiées d'où sortent sombres gargouilles, ectoplasmes moites, monstres d'abysses ou animaux domestiques déformés. Grouillant, pullulant, sautant, ils m'invitent et me chassent. Tout est diffus. Tout est sombre. La réalité n'est qu'illusion. En ouvrant les yeux, je comprends qu'ils étaient fermés. Je ne vois plus, plus jamais. Plus rien. Plus jamais rien. Le flou... Qui laisse filtrer des couleurs. Du noir. Du chrome. Du rouge. Orange. Beige. Ocre. Noir. Chrome. Noir. Noir. Noir. La poubelle. La cuisine. La poubelle de la cuisine. Moi dans la cuisine. Vivante.*

*Échec. Échec. Échec.*

*Encore. Encore. Encore.*

2. Vous retrouverez tout au long de l'ouvrage des musiques qui ont inspiré l'auteur pour écrire les passages qui suivent, voir page 259 pour retrouver la playlist Spotify qui les regroupe.

*L'inachevé n'a jamais eu un goût si acide – ou amer, dit-on. La fiole de Laroxyl gît piteusement au centre du chaos depuis que j'ai quitté le tableau. Ma maigre carcasse rampe difficilement. Le bois est chaud sous la paume de mes mains. Les lattes flottantes m'hypnotisent de leur motif Versailles. Galerie des glaces de mon angoisse. À sa suite, trône un fauteuil Louis XVI, savamment placé sous une corde. Je m'approche. Ils m'appellent de leurs velours prétentieux, de leurs bras droits, de leurs funestes nœuds, de leurs affreuses oscillations qui résonnent au mouvement latent du bateau... Assez! La guillotine attendra. Je ne me relève pas. Ma conscience s'extrait de son anesthésie sans parvenir à estimer le temps écoulé. Le soleil brille: un rayon caresse le parquet presque ciré. Les avirons passent toujours sur la Seine. La vie sur l'eau, la mort au cœur. La trêve accordée par la vue de ma romantique mise en scène est de courte durée. Une nuée de pensées achève de me dépecer. J'ai honte. Honte que quelqu'un ait vu ma déchéance à travers les fenêtres. Honte de ne pas avoir eu le courage de me pendre. Honte d'être en vie. J'échafaude d'autres scenarii pour en finir réellement et ne plus vivre de situation aussi humiliante que celle-ci.*

*Quand mourir devient vital  
Il faut en finir, c'est crucial*

\*

*THE COOL OF THE COMING DARK  
– SEABUCKTHORN*

Capucine dans la tête, comme une étiquette que je colle à toutes les filles du TGV qui fonce vers Brest. Docile alibi

à mes déambulations, ma valise emboîte mon pas de ses roulettes plastiques. Comme tout le monde, l'inconnu m'effraye. Surtout avec une démarche de train en marche. Les wagons se succèdent et se décomposent dans ma quête. Un mille-pattes géant. La retrouver. Vite. Pas question de recommencer dans l'autre sens. Ne pas la rater. Et si je la rate? Et si je ne la reconnais pas? Et si elle l'a loupé? Impossible. C'est impossible. Je ne la trouverai jamais. Je ne connais que sa voix et ses mails. Lui envoyer un mail puisqu'elle les reçoit sur son téléphone. Je pianote un message que je peine à rédiger. Dans la confusion, les mots restent muets. Le verbe s'enlise. Aller. Oublier le phrasé parfait et envoyer. J'attends une minute. Puis deux. Puis trois. Puis cinq. Puis sept. Dix. Dix minutes. Pas de réponse. C'en est trop. Je poursuis mes recherches parmi les humains. Perdu pour perdu, autant aller jusqu'au bout du train. Soudain, devant moi, je vois une fille assise en tailleur sur un fauteuil gris couleur typique de la seconde classe SNCF. Coiffée d'un haut chignon de cheveux rassemblés à la va-vite dans un élastique. Chaussée de santiags usées en daim marron. Concentrée à fouiller dans un sac Eastpack bleu. Elle ne s'aperçoit pas de ma présence. Je n'ose imaginer que c'est elle. Trop simple, je chasse l'idée. Terminer l'enquête si c'en est une. Un dernier wagon, puis le bar. Arrêt buffet. Demi-tour. Filer droit. Je ravale ma peur et me lance à sa rencontre. Comme usé, parce que trop ruminé, je prononce son prénom dans une tonalité qui ne me ressemble pas.

L'embrasser, pas l'embrasser... Dans le doute, je m'abstiens et m'assieds en face d'elle, laissant ma valise de compagnie au milieu du passage. Capucine. Enfin, en chair

et en os. Pas d'uniforme d'altermondialiste écoconsommatrice. Pas de besace en toile rectangulaire brodée de lettre indienne. Pas de sarouel vert pomme ou de coupe florale informe. Juste Capucine, délicate. Belle par nature. Maquillée sans chichi. Simple et si jolie. Je me perds dans son regard doré, me blottis contre sa douce présence et bois ses paroles solaires entrecoupées de radieux silences. Elle m'ouvre son cœur, j'oublie mes peurs. La vie est merveilleuse. Évidente. La magie de l'univers, omniprésente. Le hasard n'existe pas. Le temps ne compte plus. Elle tourne son ordinateur en mon sens et fait jouer une vidéo de Shambhavi, héroïne de son documentaire.

Shambhavi, 7 ans à peine, assise à la droite du Dalai-Lama, articulant dans un micro, en anglais: «... *Dalai-Lama blessing... Tibet freedom...* »

Shambhavi, petite fille bien en chair qui taquine sa mère, chahute et exécute diverses acrobaties entre les lits superposés d'un train de l'Inde. Shambhavi, mini Bouddha en demi-lotus derrière son plateau-repas, cheveux parfaitement remontés en boule au sommet de son crâne. Avec l'aura des penseurs qui méritent d'être écoutés, elle lance: « *Do not eat meat* ». Puis explique, regard fixe, planté dans la caméra. Appliquée, sans compromis: « *This is not our earth, this is God's earth... The up person's earth. In God's hand, earth is there... That's why we have to listen to God's voice only.* »

La séquence s'évanouit sur les images d'un rassemblement de 25 000 personnes organisé en son honneur à Ripally dans le sud-est de l'Inde, sa région natale, l'Andhra Pradesh. Captivée, je reste devant l'écran noir sans moufter. J'attends la suite. Fini. C'est fini. Les questions fusent et

se bousculent à mes lèvres, j'en formule certaines. Elle est vraiment sainte? Est-ce qu'elle est manipulée? Tu y crois à ces histoires? Capucine s'amuse de mon intérêt naïf et me glisse un joyeux « tu verras » énigmatique. Entracte terminée. Place à l'oracle du Dalai-Lama, Nechung. La transe de cet homme paré de crânes sculptés d'or et d'émeraudes. Je suis scotchée. Arrêt du bourdonnement incessant du raisonnement sensé. Au-delà du penser. Divine volonté. Si nous sommes en face l'une de l'autre, ici et maintenant, dans ce Paris-Brest, c'est que nous avons quelque chose à accomplir ensemble.

Quand reculer devient insensé  
Se laisser porter

\*

*Je suis toujours vivante. Les événements du week-end n'ont pas résolu mes équations. Je suis en première scientifique et je déteste les maths. Je déteste leur rigueur et les chiffres qui viennent foutre en l'air tous mes raisonnements. Je déteste cette sonnerie qui retentit toujours avant que j'aie atteint ma classe. Je me sens nulle. Pas à ma place. Je suis dans un lycée très chic du XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris et je déteste les gens qui peuplent mon quotidien. Ces filles trop belles, trop riches, trop intelligentes et tellement drôles. Je suis tirillée entre le désir de m'intégrer parmi mes congénères et le dégoût qu'ils m'inspirent. J'ai le cul entre quatre chaises. J'écoute Nirvana, The Cure, Korn et Slipknot dans un iPod que j'ai mis quinze baby-sittings et un Noël-anniversaire à m'offrir. Le tout rangé dans un sac Longchamp acquis selon le même procédé. Je me*

*moque de ceux qui disent « des fois », « bon appétit », ou portent des chaussettes blanches. Je vais dans des soirées de rallye, ces magnifiques soirées organisées dans les plus beaux endroits de la capitale pour que les jeunes gens de bonne famille se rencontrent et se marient entre eux. Aristocrates ruinés et moins ruinés. Bourgeois blindés qui ont cru que l'argent leur assurait une noblesse. J'apprends à ramasser mes copines, qui se saoulent jusqu'au coma. J'apprends à me saouler avec l'aval de mes parents et de la société mondaine.*

\*

Perchée sur des *low boots* plateforme de douze centimètres, je déambule vers le quartier Montorgueil, armée d'une mini-robe noire. Dans mon parfait uniforme de Parisienne, je m'apprête à rencontrer Julia. Elle a débarqué en Inde l'année dernière en tant que stagiaire pour Capucine. Satisfaite de mon allure, je prends le temps de parader devant les terrasses des cafés. Mon téléphone reçoit un texto de Capucine. Je fulmine. Je vais devoir marcher des kilomètres. Le lieu de rendez-vous a changé et je vais être en retard. Si seulement elle m'avait prévenue un peu plus tôt, j'aurais garé mon scooter ailleurs. Pour une fois que j'étais à l'heure. Jamais rien ne se passera bien ?

Je suis bloquée. Il faut continuer à pied. Mes talons si coquets se transforment soudain en échasses handicapantes. Le pavé parisien en piste de trek. Je voudrais aller plus vite, courir, voler ou même nager. Mais j'avance à pas de dinde. La place des Halles s'éloigne à mesure que je crois l'approcher. La rue Montorgueil ne m'a jamais paru aussi longue. Les pieds en compote, soufflant comme un

poney trop chaud, j'arrive enfin devant Saint-Eustache. Saint-Eustache. Rassurante. Me protégeant comme elle l'a toujours fait. Aussi bien lors de mes tribulations nocturnes sous cocaïne que pendant le Requiem de Mozart que j'ai chanté ici, dans un chœur, en tant que soprane. Capucine et Julia sont là. Paisibles, libres avec leur sac à dos et leurs chaussures plates. Un éléphant dans un magasin de porcelaine. Je m'installe avec mon casque, mon énorme sac à main et mes clopes. J'attends qu'on m'apporte une bière avant de m'en allumer une et de me sentir enfin arrivée. Personne ne souligne mon retard. J'avais pourtant prévu de raconter toutes mes aventures. Je ne sais plus trop quoi dire. Les discussions mondaines n'ont pas cours ici. Je me sens désarmée. Je ne connais rien à leur monde et mes questions se perdent dans les méandres de la banalité. La honte de ma sottise m'envahit. Je m'allume quand même une cigarette, bien que ma commande ne soit pas encore passée. Je me tais et laisse les silences s'écouter. J'inhale ma fumée et accepte que je ne sais pas. Capucine m'explique que, comme Julia, je vais devoir trouver un petit boulot pour financer mon voyage en Inde. J'ai du mal à avaler la réalité du projet. C'est absurde, après les études que je viens de finir, je ne vais pas être caissière ou vendeuse de frites pour me payer un travail non rémunéré... Comment le justifier auprès de mes parents ? Peut-on accepter un travail non rémunéré ? Puis-je lui faire confiance ?

Comme si elle les avait entendues, Capucine balaie mes inquiétudes en énonçant ses règles : être joignable, transparent, à l'écoute de son corps... Je pourrais, par exemple, remplacer mon café-clope du réveil par un litre d'eau et

des étirements... Mes doutes s'estompent. Mes peurs se désintègrent devant l'évidence. La roue a déjà tourné. L'Inde m'appelle. C'est irrationnel, mais irrésistible. Je veux connaître le secret de Capucine. Sa douceur et son univers hors du temps me fascinent. Je veux rencontrer Shambhavi. Je veux changer de vie.

\*

*Exposé avec Lana. Rendez-vous chez elle pour le déjeuner. Place des États-Unis. Il n'y a pas d'endroit plus cher et plus chic à Paris. Seuls les ambassadeurs, les princes et les grands industriels peuvent habiter là. Il paraît que l'appartement de Lana fait 500 m<sup>2</sup> et que son père en possède plein d'autres.*

*Dès le début, je ne suis pas déçue. Le porche de l'immeuble est majestueux. Je suis très fière qu'un groupe de garçons me voie pousser cette lourde porte comme si c'était chez moi. Je pénètre dans une somptueuse cage d'escalier qui brille plus qu'un miroir. Je me recoiffe devant le mur, monte un étage et constate qu'il serait bien mieux d'être pieds nus sur ce tapis rouge moelleux. Sans un mot, une petite femme asiatique m'ouvre et me fait parcourir de grandes pièces en enfilade toutes plus dorées les unes que les autres. Nous traversons un couloir infini qui, bien sûr, brille aussi. Mes Converses couinent sur le marbre et je me sens mal coiffée. Nous atteignons enfin un dressing resté ouvert sur des monogrammes Gucci, des plumes et souliers par milliers. Je me serais bien arrêtée un peu plus, mais déjà, la petite dame asiatique frappe à la porte de mon amie princesse. Lana ouvre en faisant le signe du balai qui indique à cette petite femme asiatique de disparaître. Nous voilà seules. Lana, si sublime dans son jogging Prada,*

*me gratifie d'une bise, et, de ses yeux d'émeraude, me lance un regard princier de haute compassion, accompagné d'un: « Ça va ma chérie ? » J'ai le droit de poser mon sac de pauvre sur un fauteuil. Nous repartons vers une immense salle à manger royale style Louis XVI bling-bling, prenons place sur une table géante et très peu conviviale à moins d'être vingt-sept. Une petite dame asiatique nous apporte un plat que Lana renvoie immédiatement parce qu'elle déteste le fromage coupé de cette façon et qu'elle en a ras le bol que ces gens fassent n'importe quoi. Le tout dans un anglais parfait. La petite dame ne pipe mot et retire l'assiette non désirée, la remplaçant quelques minutes plus tard par quelque chose de sûrement bien mieux. La maman de Lana nous rejoint. Elle revient de la gym et va partager la suite du repas avec nous. Au moment où une petite dame asiatique dépose son couvert sur la table, j'assiste à une scène paranormale. La mère change de visage, ses traits se distendent, ses gestes se précipitent et sa voix s'échauffe, déversant des litres de mots que je ne comprends pas. Réaction instantanée résultant du raz-de-marée: les petites dames asiatiques retirent à peu près tout ce qui se trouve sur la table et se mettent à s'agiter, nettoyer, frotter. Des poignées de portes finement ornées jusqu'à la carafe de cristal, en passant par les couverts en argent massif, rien ne leur échappe. Absolument rien. Devant mon air ahuri, Lana explique: « Ces filles sont impossibles. Elles savent pertinemment que maman ne supporte pas l'odeur du zeste d'orange fraîchement coupée, et ça ne les empêche pas d'en éplucher au moment de servir le canard ! » La reine mère poursuit: « C'est infect, elles ne se sont même pas lavé les mains. Elles viennent en coller partout. Comment peut-on être aussi dégoûtant ? C'est ingérable des gens comme ça. Je suis épuisée. »*